

tion de son *TRAITÉ DE LA CONFORMATION EXTÉRIEURE DU CHEVAL* (Paris 1769, in-8). Demeuré long-temps inconnu, le tirage ayant été d'abord limité à un très-petit nombre d'exemplaires, cet ouvrage est le chef-d'œuvre de Bourgelat ; il est écrit de telle manière, qu'il convient également aux naturalistes et aux artistes, au simple écuyer comme au vétérinaire.

Notre auteur fit paraître plusieurs autres ouvrages, beaucoup moins remarquables, pendant les six années qui suivirent l'an 1770 ; ils ont tous été refondus, dans les éditions successives de son dernier livre, les *ELÉMENTS DE L'ART VÉTÉRINAIRE* dont la plus complète est la sixième imprimée à Paris, en 1808 (in-8), avec des notes de J.-B. Huzard.

Quelque grand que soit le mérite de ces divers travaux, quelque juste que soit la haute réputation qu'ils assuraient à Bourgelat, puisqu'ils sont encore ce que l'étude et la médecine des animaux domestiques possèdent de mieux pensé, de mieux écrit, jamais ils n'auraient pu lui procurer l'immortalité que lui promet la reconnaissance de tous les âges pour la création des *ECOLES VÉTÉRINAIRES*. C'est son plus beau titre à la gloire, c'est celui que personne ne peut lui disputer ; l'honneur lui en appartient tout entier, et le bien que cette importante fondation a produit jusqu'ici, celui qu'elle doit produire ultérieurement, rejailliront toujours sur son fondateur.

Cette noble pensée lui fut inspirée en 1761 par sa sollicitude pour les progrès de notre agriculture nationale, et par le besoin qu'il éprouvait de pénétrer jusque dans les campagnes les plus reculées pour en chasser le charlatanisme, pour en extirper les méthodes empiriques qui dépeuplent les fermes et abâtardissent incessamment les races d'animaux. Bourgelat a atteint son but, puisqu'il a vu la Vétérinaire comprise dans toute son étendue, ses diverses branches prendre de l'extension, et ses rapports avec l'économie rurale devenir plus intimes ; puisque enfin il a vu ses plans adoptés en Italie, en Allemagne, et jusque par les peuples du Nord.

La ville de Lyon vit, le premier janvier 1762, s'ouvrir dans un de ses faubourgs, la première école vétérinaire et les cours faits par Bourgelat, appeler de nombreux élèves qui vinrent y puiser une instruction solide. Du moment qu'il fut décidé qu'une seconde école serait établie à Alfort, près Paris, et que la direction en serait donnée à Bourgelat, le gouvernement de celle de Lyon, passa aux mains de l'abbé Rozier qui ajouta à son lustre, contribua puissamment à y attirer de nombreux auditeurs, et à lui faire produire d'illustres élèves. L'école d'Alfort date de l'année 1763 : la France en possède une troisième depuis 1825 seulement, celle de Toulouse consacrée spécialement aux races bovines. L'école d'Alfort ne prit le premier rang, qu'elle conserve maintenant, que lorsque la persécution la plus inique vint obliger le restaurateur de l'Agriculture française à abandonner l'école de Lyon. Je ne dirai point ici quel fut l'auteur de cette mauvaise action : ce n'est pas dans un ouvrage du genre de celui-ci que l'homme doit paraître jaloux, en-